Le pouvoir des mots, les mots du pouvoir[1]

COMMUNICATION D'ÉRIC BROGNIET

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 AVRIL 2025

> *La première étape pour liquider un peuple est d'effacer sa mémoire. Détruisez ses livres, sa culture, son histoire. Puis faites écrire de nouveaux livres, fabriquez une nouvelle culture, inventez une nouvelle histoire. Bientôt cette nation commencera à oublier ce qu'elle est et ce qu'elle a été… La lutte de l'homme contre le pouvoir est la lutte de la mémoire contre l'oubli.*
>
> Milan KUNDERA

> *C'était un plaisir tout particulier de voir les choses rongées par les flammes, de les voir se calciner et changer. L'embouchure de cuivre au poing, armé de cet immense python qui crachait le venin de son pétrole sur le monde, il sentait le sang battre à ses tempes, et ses mains devenaient les mains d'une sorte de chef d'orchestre prodigieux dirigeant toutes les symphonies du feu et de l'incendie au rythme desquelles s'écroulaient les haillons et les ruines carbonisées de l'Histoire.*
>
> Ray BRADBURY

Au même titre que l'être humain a été précédemment transformé en matière première, du développement du machinisme jusqu'aux fours crématoires, grâce aux techno-réseaux actuels et à l'inflation des dispositifs à puces qui nous abrutissent d'une irréalité envahissante – ce dont témoigne l'appétit aveugle de nos contemporains pour le *selfie* et le *like* –, notre marge de manœuvre est aujourd'hui réduite comme peau de chagrin. La vie politique et sociale, l'environnement, l'éducation, la santé, la culture, l'économie, les services publics et même les procédés et stratégies pour résister à la propagande de cette pensée unique sont profondément impactés par la toute-puissance d'un hyper-capitalisme qui a vaincu les idéologies qui en contestaient jusqu'ici le *leadership*. La Terre

[1] L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : https://youtu.be/EfJ45j3q3bo

et l'Humanité sont à présent gérées comme l'est une entreprise privée. L'Espace, que l'on commence à visiter touristiquement après en avoir militairement et économiquement cadastré les potentialités, est en train de suivre. Le monde tout entier est, de manière *virale*, devenu un « camp de la mort » et la conscience critique un *spam*. Dans un tel cadre il n'existe plus guère de chance pour des formes alternatives de structures sociales. Il est plus facile à présent « d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme[2] ». On en trouvera un exemple dans la mutation d'un vocable qui désigne un rapport à la chose politique. On peut lire en effet sur le site de l'Union européenne[3] que le terme de *gouvernance* « correspond à la forme dite postmoderne des organisations économiques et politiques ». Ce terme, introduit dans la sphère publique par des *think tanks* d'inspiration libérale, adopté à partir des années 1990, n'est pas un simple néologisme comme il en existe tant aujourd'hui : on a pris ici un mot ancien, utilisé depuis le XIII[e] siècle, proche de celui de « gouvernement » et qui selon La Curne de Sainte-Palaye, auteur au XVIII[e] siècle d'un *Glossaire de l'ancienne langue française, depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*, désignait « la façon de se conduire ». Actuellement, le terme de *gouvernement* désigne donc une forme de pouvoir hiérarchique alors que celui de *gouvernance* suggère une forme de gestion du pouvoir plus « horizontale », donc moins autoritaire… Il faut toutefois savoir que ce terme appliqué à une forme de gestion du pouvoir politique provient de l'expression anglo-américaine *corporate governance* ou *gouvernance d'entreprise*. Celle-ci désigne une gestion de l'entreprise qui est déterminée par l'importance accrue du statut de l'actionnariat et par l'évolution du *management* interne. Ce vocable, en réalité, « bien loin de renvoyer à une extension de la démocratie, ne désigne rien d'autre que la prise de pouvoir du capitalisme financier sur le capitalisme industriel, caractérisé au premier chef par le fait de ne plus considérer le personnel que comme un facteur de coût parmi d'autres[4] », bref une forme de dictature des actionnaires.

Pour illustrer cette problématique, une œuvre littéraire n'ayant eu que peu de visibilité – c'est un euphémisme – dans notre système culturel réhabilite la fonction poétique et utilise l'analyse marxiste de l'Histoire[5]. Auteur d'une grande œuvre romanesque sous le nom de Jean-Louis Lippert, ce romancier est aussi à l'origine de pamphlets et d'essais sous les identités d'Anatole Atlas ou de Juan-Luis de Loyola, hétéronymes qui apparaissent également comme personnages de ses romans. Cette

---

[2] Voir : Mark FISHER, *Le Réalisme capitaliste. N'y a-t-il pas d'alternative ?*, Genève-Paris, Entremonde, 2018.
[3] URL : http://ec.europa.eu/comm/governance/index_fr.htm.
[4] Lire à ce propos : Dany-Robert DUFOUR, *Le divin Marché : la révolution culturelle libérale*, Paris, Denoël, 2007, p. 143-144.
[5] Voir : Jean-Louis LIPPERT, *Mamiwata*, Bruxelles, Edern éditions, coll. « Contemporains », 2025. Réédition revue et augmentée de l'édition originale, avec une *Lecture critique* d'Éric Brogniet.

multiplication identitaire, que l'on trouve chez un poète comme Fernando Pessoa, lui permet de passer d'un registre narratif à l'autre dans une écriture kaléidoscopique qui s'inspire de la théorie romanesque du *Mentir vrai* pratiquée par Aragon. *Tango tabou de l'Ombu*, un de ses derniers romans en date avant *Ajiaco*, se positionnait dans le champ du roman français contemporain comme une entreprise langagière de dénonciation de tous les faux-semblants qui régissent les lois d'une industrie des loisirs et de la culture. Mais il faisait aussi référence à la crise mondiale que nous vivons depuis la chute du mur de Berlin et dont l'attentat de New York en 2001 fut l'un des sidérants symptômes. Cette guerre, qu'il place dans la continuation de la guerre de Troie, est le fruit d'une logique qui émerge avec celle des empires et de la pensée unique, opposée à celle du vivant, de l'ouvert, du divers et de l'altérité. De Rome à New York, en passant par Troie, Stanleyville, Bagdad ou le Donbass, il existe ainsi une filiation.

La maîtrise de la parole, fruit du langage et source de la conscience humaine, représente un enjeu fondamental : la langue crée de la réalité. Les figures de ceux qui ont par nature vocation d'être les marqueurs de parole et qui sont directement concernés par la naissance de nos interprétations du monde sont aujourd'hui les gardiens d'un modèle perverti. Pour le dire autrement, avec Netflix, les réseaux sociaux, la téléréalité ou la littérature de divertissement, nous sommes très loin d'Homère. Nous subissons des stratagèmes empêchant toute véritable prise de parole.

Pour Lippert, le *roman* n'est pas autre chose qu'une tentative de sortir du labyrinthe, de la perte du sens et d'un enfermement. Il existerait donc un discours soumis aux lois du Minotaure, c'est-à-dire au cannibalisme que l'homme exerce sur lui-même et ses semblables. Et il existe une parole salvatrice, qui exorciserait les autodestructions, celle de l'aède. Si l'acte littéraire est marqué par l'ouvert, l'indéterminé étant la source des possibles, toute pensée unique restreint de manière castratrice cet indéterminé en le figeant en code et en dogme :

> Ce qui était considéré comme le louche apanage du seul univers stalinien (imposition d'un sens unique) dicte aujourd'hui sa loi non dite, sous forme d'interdits plus prégnants que les tabous du meurtre et de l'inceste : il est moins licite pour l'*homo buroticus* de mettre en question l'appareillage électronique dont il est devenu l'appendice, que pour un poisson rouge d'interroger la nature de son aquarium… […] C'est quoi la logique de l'existant ? Prenons l'exemple d'une autoroute : il est vivement déconseillé de l'emprunter à contresens. Quant à la mise en question de l'être, elle est ce lieu imaginaire où il serait licite, voire recommandé, de s'engager à contre-courant du flot dominant. Or nous sommes dans la situation

où partout l'existant va à contresens quand dans le domaine de l'imaginaire s'impose la loi du sens unique[6] !

À la question posée par Sartre dans *Situations I* et *II* à propos de l'engagement littéraire, réfutant à la fois la théorie de l'Art pour l'Art et le réalisme, que pouvons-nous répondre aujourd'hui ? C'est une des questions centrales à laquelle l'œuvre de Lippert nous invite à réfléchir :

> « Cultural Animation & Entertainment Strategy for Anesthesia of Revolution » : cet acronyme dont vient d'être divulgué l'usage dans certains milieux du renseignement, révèle assez le césarisme fondamental d'une civilisation. Depuis plus de mille ans rôdent sur l'Europe le fantôme de Charlemagne et son fantasme d'un Reich millénaire. Aux chants des canons répondent Ulenspiegel et François Villon. Quand l'Empire français triomphe en Prusse, l'aède Hölderlin lance un cri : « Und wozu Dichter in dürftiger Zeit ? (Pourquoi le poète en temps de détresse ?) ». L'Empire prussien triomphe-t-il en France, l'aède Rimbaud s'exclame : « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde ». Aux bombardements nouveaux, l'aède Aragon réplique par la « Ballade de celui qui chanta dans les supplices » ; l'aède Brecht, par « Furcht und Elend (Grand'Peur et Misère) des Dritten Reiches ». Mais quand règnent loi du silence et prolifération d'insignifiance, quel Césaire face à CAESAR ?... […] Quand l'infinie démultiplication des images ne renvoie plus à aucune altérité, quand seule règne la visibilité du néant, c'est la capacité non seulement de voir mais d'entretenir un rapport avec l'invisible qui se trouve menacée de mort. Ainsi s'intensifie la colonisation des zones les plus enfouies du cerveau, par les légions de CAESAR dont les armes sont ces images. L'art se transmute en marchandise et la marchandise en art. [...] Pire qu'un nuage atomique est celui qui gouverne les têtes, justement appelé cloud. L'image, fenêtre sur l'infini, devient guichet de prison portatif. Cette structure techno-bio-militaro-informatique désintègre davantage encore que l'« aura de l'original » évoquée en son temps par Walter Benjamin : elle détruit l'imagination. […] C'est elle qui succombe aux impératifs technologiques, lorsque Monsieur Jourdain prend nom de Larry Page, cofondateur de Google, pour affirmer du cerveau humain qu'il est « un ordinateur obsolète ayant besoin d'un processeur plus rapide et d'une mémoire plus étendue ». Mais le plus puissant

[6] Jean-Louis LIPPERT, *Feu sur la Bibliothèque d'Alexandrie ?*, in *Une Europe de la création*, Colloque, La Maison de l'Europe, Bibliothèque Solvay, Bruxelles 24/25/11/2001, Avin, Luce Wilquin, 2002, p. 565.

> ordinateur serait-il capable d'intégrer toutes les informations contenues dans un arbre ou le vol d'un oiseau[7] ?...

Si la guerre multimodale postmoderne est le fruit d'une logique qui émerge avec celle des empires, de l'Unique et d'un ultra-libéralisme avec sa logique de déification de l'ego, opposée à la logique de l'altérité, du multilatéralisme et de la complexité, le réductionnisme ethnique et social s'est en même temps accompagné d'un réductionnisme du langage. Ce n'est plus Camus ou Tolstoï mais BHL et Hanouna qui sont actuellement les figures d'une forme d'autorité verbale par le fait de leur omniprésence par écran interposé. Ils ne sont pourtant que la voix de leurs maîtres. Et ne parlons pas des algorithmes qui orientent aujourd'hui nos informations et notre conditionnement de créatures en marche vers le transhumain. Quelle responsabilité pour le citoyen, l'intellectuel ou l'écrivain face à ces nouvelles orthodoxies ? Telle nous semble être une des nombreuses questions majeures que soulève l'œuvre de Lippert, qui utilise une analyse luckacsienne de l'Histoire pour en décoder la nature.

Lippert rejoint dans cette critique une Annie Le Brun :

> […] jusque dans les échanges les plus courants, tout ce qui ressortit de la vie intérieure semble ne devoir être formulé que dans un langage pseudo-scientifique. N'importe quelle confidence sur la vie amoureuse ne peut se faire sans qu'y viennent se télescoper mots et expressions indifféremment empruntés aux sciences humaines et sociales. C'est pour la plus grande confusion que *motivation, gérer, fantasme, valoriser, relation, articuler, mobilisation, négocier, demande, entreprendre, fixation, projeter, communication*…, employés à tort et à travers, font entrer dans la sphère individuelle, en plus de la psychanalyse et de la psychologie, la sociologie, l'histoire, l'économie… Le gâchis qui en résulte a pour conséquence de dévaloriser systématiquement la moindre expression sensible, forcément dépourvue de l'objectivité tout en toc d'un langage dont la neutralité et la technicité affichées travaillent à l'effacement pur et simple de ce qu'un être peut avoir de singulier. […] on ne peut que souligner la grossièreté de l'instrument que constitue ce langage faussement objectif pour rendre compte de la réalité sensible. Ce qui a été remarqué à propos de la prédilection de la bioéthique pour le « langage managérial », engendrant « comme une panne symbolique, un climat de psychose froide », vaut désormais pour l'ensemble de la vie intérieure. Tant et si bien que l'inadéquation de ce langage pseudo-scientifique à son objet est à mettre en

[7] Jean-Louis LIPPERT/Anatole ATLAS, *L'œil imaginal*, www.spherisme.be, publié le 1er avril 2021.

> parallèle avec le recours grandissant aux médicaments psychotropes pour soigner indifféremment psychoses, névroses, phobies, anxiétés ou dépressions… Avec d'ailleurs des effets d'anesthésie analogues qui, en niant pareillement la complexité de la vie intérieure, instaurent une insensibilité en train de prendre force de norme[8].

L'essayiste française cite encore à l'appui de son analyse l'utilisation de l'euphémisme pour désigner comme *malentendant* un sourd, *malvoyant* un aveugle, ou encore le recours aux acronymes et aux abréviations ou aux sigles dont l'effet anesthésiant est tout aussi évident comme dans le cas de SDF, ONG, PMR ou MST...

> Sans doute le recours aux sigles est-il ancien. De la CIA à la DST en passant par le FBI ou le KGB, ce n'est pas un hasard que toutes les polices du monde ont instinctivement recouru à leur neutralité abstraite pour dissimuler la réalité de leurs basses besognes. Il revient cependant aux régimes socialistes d'avoir innové en alliant systématiquement l'abréviation à la dénégation. Car rien mieux que l'apparente objectivité du sigle n'aurait pu tout à la fois imposer et institutionnaliser la dénégation en en faisant oublier l'énormité ; par exemple, que dans DDR (Deutsche democratische Republik) il y avait le mot démocratique et que dans URSS (Union des républiques socialistes soviétiques) l'adjectif soviétique évoquait des conseils ouvriers anéantis depuis le fondement de cet État. Exemples désormais classiques mais desquels diffère l'actuel recours aux abréviations qui semble avoir pour but essentiel d'éviter qu'on mentionne des réalités gênantes, et même parfois susceptibles d'inciter à la révolte[9].

Je vous propose ici de réfléchir un instant à la manière dont communique une chaîne télévisée d'information en continu comme LCI qui formate notre vision de la réalité quotidienne, à travers ses panels d'« experts » mais aussi ses slogans, comme son descriptif diffusé toutes les demi-heures ainsi qu'un mantra : « LCI : toute l'actualité tient en trois lettres. » Trois lettres c'est aussi le cas des HLM, FMI, VIP, ONU, PIB, TGV, TVA qui de façon insidieuse nous conduisent à accepter sans sourciller les IVG, OPA, DVD ou CDD qui font désormais inconsciemment partie de nos vies. Ainsi ce retournement du langage est littéralement réduit à une avalanche de sigles qui sont un flux de signes vidés de leur réelle signification. À cet égard, dit Annie Le Brun, à propos de la langue utilisée par les adolescents contemporains, « la mode d'un verlan sans

[8] Voir : Annie LE BRUN, *Du trop de réalité*, Paris, Stock, 2000, p. 86-95.
[9] *Ibidem*.

invention qui perdure depuis une dizaine d'années équivaudrait à la figuration dérisoire, non pas d'un monde à l'envers, mais de l'envers d'un monde réduit à exhiber son impuissance à dépasser la plus formelle des négations ». L'invention des *short message system* (SMS) en même temps que la création des téléphones portables fut aussi un symptôme annonçant ce formatage progressif de la pensée qui trouve aujourd'hui avec les réseaux sociaux, les usines à trolls et l'omniprésence des algorithmes son apogée dans le processus de contrôle de la pensée et le façonnage de notre réalité et de notre vivre-ensemble. Les conséquences de ce phénomène ne sont pas neutres sur notre capacité à développer une pensée critique ou notre libre examen. Car ce langage de synthèse, qui prend avec les derniers développements de l'IA un tour de plus en plus hégémonique, traduit la victoire de la raison technologique et de son projet de totale maîtrise sur le monde de la liberté :

> […] c'est en tant que réseau infiniment ouvert et, de ce fait, naturellement incompatible avec la raison fermée de tout réseau informatique, que ce que nous croyions être notre langage fait désormais l'objet de toutes les spéculations. Davantage, c'est d'être, par sa subtilité et sa richesse illimitée, l'inégalable concurrent de tous les autres réseaux possibles et imaginables, qu'il doit être modifié, ne pouvant subsister que complètement *retourné*, c'est-à-dire complètement reconstitué pour nous empêcher de percevoir les mutations que nous subissons à travers lui. De sorte que le triomphe de ce *langage de synthèse* est aussi celui d'une représentation du monde constamment refabriquée pour nous rendre de plus en plus conformes à ce que nous saurons de moins en moins récuser[10].

Nous conclurons notre propos par une brève évocation de quelques écrivains qui ont abordé la question liant langage et pouvoir. Après la sortie au cinéma des nouveaux films de Ridley Scott, *Napoléon,* et de Jonathan Glazer, *The Zone of Interest*, il est intéressant de compléter ainsi notre réflexion sur les liens entre pouvoir et langage. Le film de Ridley Scott aborde peu la question de la désinformation dont l'Empereur des Français était un virtuose, désinformation et piratage qui font plus que jamais partie actuellement de l'arsenal de la guerre moderne. Le film de Glazer, bien plus glaçant, traite de la *solution finale* d'une façon beaucoup plus évocatrice, dans la mesure où le cinéaste anglais, utilisant la technique des caméras fixes, nous fait pénétrer dans l'intimité et le quotidien presque banal de la vie familiale du commandant du camp de la mort d'Auschwitz tandis que la présence proche des horreurs du camp n'est jamais

[10] *Ibidem*.

montrée frontalement mais toujours *suggérée* : cette mise en miroir de deux réalités absolument antagonistes renforce la portée de cette œuvre magistrale. Le seul roman de Simon Leys, une uchronie sur le mode de la bouffonnerie la plus cinglante, intitulée *La Mort de Napoléon,* comporte une réflexion sur le pouvoir absolu. Le grand connaisseur de la culture classique chinoise qu'était par ailleurs Pierre Ryckmans, alias Simon Leys, s'est ainsi aussi bien attaqué à la figure de Mao dans son essai sur la révolution culturelle qu'à celle de l'empereur des Français[11]. Dans son essai, à la manière de l'enfant du conte d'Andersen (1805-1875)[12], il dénonçait l'éradication programmée par le Parti communiste de la culture classique chinoise dont il était l'un des plus fins connaisseurs. En déshabillant le Grand Timonier, un leader politique qui exerçait une fascination quasi religieuse sur les intellectuels maoïstes post-soixante-huitards, Ryckmans s'est heurté à une féroce vague de disqualification de la part de ceux-ci. Parmi eux, l'inénarrable Alain Badiou est l'un des rares aujourd'hui à se réclamer encore du maoïsme. Il aura fallu attendre le massacre de la place Tian'anmen en juin 1989 pour comprendre à quel point Simon Leys avait vu juste : l'université française ne le lui pardonna pas et l'a contraint à finir ses jours en Australie… Par ailleurs, le mythe napoléonien étant toujours bien vivace en France, le roman, dont l'écriture et l'esquisse furent commencées bien avant que Simon Leys s'intéresse à l'évolution politique de la Chine, obtint surtout un écho positif dans le monde anglo-saxon : la nature du politique et de l'absolutisme y était scrutée sans complaisance, comme chez Orwell, romancier auquel il a par ailleurs consacré un essai. Paradoxe pour deux écrivains qui n'aimaient pas la politique mais qui surent mettre en lumière les dérives auxquelles conduisent le culte de la personnalité, la destruction de la langue et de la culture et qui révélèrent l'un et l'autre la nature même du pouvoir totalitaire.

Dans son œuvre bien connue aujourd'hui, George Orwell, à travers son roman *1984* ou son récit *La Ferme des Animaux*, a brossé une féroce et lucide analyse des mécanismes du pouvoir totalitaire dont les deux traits principaux sont l'invention d'une *novlangue* et l'effacement de la mémoire. C'est d'abord à travers son expérience de membre de la police en Inde qu'Orwell constate la mise en place des conditions du totalitarisme : extrêmement critique à l'égard de l'impérialisme britannique et du racisme qu'il observe dans la colonie, il écrit : « L'Empire des Indes est un despotisme […] qui a le vol pour

[11] Simon LEYS, Les Habits neufs du Président Mao : chronique de la « Révolution culturelle », Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1989.
[12] Hans Christian ANDERSEN (1805-1875), « Les nouveaux habits de l'Empereur », in *Contes*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche » 16113, 2009, p. 83-88.

finalité. » En 1940, il rapporte avoir entendu là-bas des « théories raciales » aussi « imbéciles » que celles des nazis :

> Hitler n'est que le spectre de notre propre passé qui s'élève contre nous. Il représente le prolongement et la perpétuation de nos propres méthodes.

Par ailleurs, lors de son engagement dans les Brigades internationales durant la guerre d'Espagne, il est témoin de la manière dont le stalinisme est mis en œuvre : Orwell, très loin des sympathies soviétiques d'une partie de l'intelligentsia occidentale, a en effet pu voir pendant la guerre civile espagnole le stalinisme au pouvoir à Barcelone lors de la répression du Parti ouvrier d'unification marxiste (le POUM, de tendance trotskiste) dont il était proche. À travers la *novlangue* Orwell dénonce la *langue de bois* dont le pouvoir se sert pour contrôler les esprits. Dans un manifeste intitulé *Politics and the English Language*[13], Orwell a critiqué la presse britannique pour son style ampoulé (*inflated style*) et sa dilection pour les mots détournés de leur sens premier, tout cela concourant à brouiller le sens des idées. Selon Orwell, les gens de lettres devraient s'en tenir à une langue dépouillée (*plain English*), éviter les euphémismes, les allusions et les tournures interro-négatives. Orwell y vise essentiellement le discours politique qui « est conçu pour faire passer le mensonge comme véridique, l'assassinat respectable, et conférer à ce qui n'est que du vent une apparence de crédit ».

La forme la plus célèbre de la dénonciation des effets pervers de la *novlangue* est celle décrite dans *1984* où trois slogans : *la guerre c'est la paix* ; *la liberté c'est l'esclavage* et *l'ignorance c'est la force* représentent l'omniprésent mantra de la société gouvernée par Big Brother. Mais dans ce roman d'anticipation, Orwell insiste aussi sur un élément dont la littérature est la garante, c'est-à-dire l'importance de la mémoire :

> L'oppression s'est toujours appuyée sur l'oubli. Un peuple doit retrouver son passé pour maîtriser l'avenir.

On ne peut passer sous silence non plus un héritier d'Orwell, en la personne du romancier franco-algérien Boualem Sansal, actuellement emprisonné par le régime d'Alger, détenu arbitrairement au motif d'atteinte à la Sûreté de l'État et condamné le jeudi 27 mars 2025 à cinq années de prison, ce qui vu son âge et son état de santé est une atteinte à la sûreté de sa personne. Il est l'auteur de plusieurs livres traitant de l'influence de la rhétorique islamiste dans la société civile. Il fut distingué en 2007 par notre Académie avec le prix Nessim Habif pour *Le Visage de l'Allemand*. Son roman

[13] George ORWELL, *Essays*, New York, Alfred A. Knopf, 2003.

dystopique *2084 : la fin du monde*, Grand prix du roman de l'Académie française en 2015, inspiré par le *1984* d'Orwell, crée un monde fondé sur l'amnésie et la soumission à un dieu unique, où le pouvoir religieux extrémiste a lancé une nouvelle langue, l'*abilang* : « L'abilang n'était pas une langue de communication comme les autres puisque les mots qui connectaient les gens passaient par le module de la religion. » Boualem Sansal démontre que la meilleure littérature peut aussi nous conduire face au plus aigu des examens de conscience. Il en paie aujourd'hui le prix et c'est inquiétant quant à la dérive de nos sociétés[14].

Quant à Victor Klemperer (Landsberg, 9 octobre 1881/Dresde, 11 février 1960), il est notamment l'auteur d'une *Histoire de la littérature française au XVIII^e^ siècle* et d'un essai, *Lingua Tertii Imperii* (LTI), un décryptage de la *novlangue* nazie utilisée comme moyen de propagande. Tiré de son journal rédigé durant les années 1934 à 1945, ce témoignage d'un éminent linguiste montre comment la langue allemande permet de créer des mots composés, une caractéristique linguistique que les nazis ne se sont pas privés d'utiliser pour « inventer » – Klemperer ne croit pas à l'*invention ab nihilo* mais à la *réutilisation* – des mots à même de servir leur propagande. Il y a donc eu une *langue nazie*. Ce sont les particularités de cette *novlangue* que Victor Klemperer a consciencieusement notées pendant les années où le nazisme a régné sur l'Allemagne. Les nazis ont ainsi beaucoup utilisé le préfixe *Volk-* (« le peuple »), par exemple dans l'appellation *Volkswagen*, parce qu'ils voulaient donner l'impression qu'*ils servaient* le peuple. Ils ont aussi remis au goût du jour certaines runes du Moyen Âge ; c'est de là que vient le sigle en éclair des SS. Leur but était de faire croire à toute la population que le nazisme n'était pas nouveau mais issu de l'Allemagne ancienne, qu'il incarnait la *vraie Allemagne*. Et que, sur les décombres de la crise de 1929, le III^e^ Reich durerait *mille ans*. Le langage nazi, qui recourt aussi à un atroce humour noir, dont un exemple trônait au fronton du portail d'Auschwitz : *Arbeit macht frei* (« Le travail rend libre »), faisait fréquemment usage de l'hyperbole comme il pratiquait également l'euphémisme en désignant par l'expression *solution finale* le meurtre à l'échelle industrielle des populations juives, ou par la sinistre métaphore *Nuit et brouillard* (*Nacht und Nebel*) ceux qui étaient destinés à être déportés, effacés de l'Histoire et réduits en fumée dans les fours crématoires. Klemperer souligne aussi l'importance chez les nazis d'un vocabulaire organique pour décrire la société

[14] Voir à ce propos l'article de Jean-Claude VANTROYEN : « "Amorces de récit" chez Asmodée Edern/Pen Belgique et "Pour Boualem Sansal" chez David Reinharc, une centaine d'autrices et d'auteurs défendent le courage et l'honneur de l'écrivain condamné à cinq ans de prison », paru dans *Le Soir* du 2 avril 2025, https://www.lesoir.be/666082/article/2025-04-02/deux-recueils-et-une-centaine-de-personnalites-en-soutien-boualem-sansal.

comme un ensemble vivant, tendance préférée volontairement à une pensée systémique.

> La rhétorique du IIIe Reich, analyse Klemperer dans son livre, vise en priorité les affects, et non la pensée qu'elle cherche à éliminer. La LTI éprouve « une haine de la pensée », écrit-il. Elle privilégie l'emphase et le superlatif afin d'habituer les esprits à l'exagération. Elle utilise de façon récurrente les termes du champ lexical guerrier, l'adverbe « héroïquement » notamment. Est héroïque celui qui ne craint pas la mort. Des termes connotés négativement se retrouvent chargés d'une valeur laudative, l'adjectif « fanatique » par exemple. Le fanatique est tout entier dédié au Führer. Plus la fin de la guerre approche, plus le régime demande aux Allemands d'avoir en lui une « foi fanatique ». [...] la « ploutocratie » et le « système » sont dénoncés, et exécrés. Victor Klemperer a l'intuition du fait qu'une langue énonce une vérité sur son temps : « Ce que quelqu'un veut délibérément dissimuler, aux autres et à soi-même, et aussi ce qu'il porte en lui inconsciemment, la langue le met au jour. Tel est sans doute aussi le sens de la sentence : le style, c'est l'homme ; les déclarations d'un homme auront beau être mensongères, le style de son langage met son être à nu », écrit-il. L'arrogance de cette langue traduit la morgue d'un régime, certain de réussir à se débarrasser d'un peuple qu'elle juge parasite. LTI montre que la propagande par les mots n'imprègne pas seulement les idées, mais également les actes. […][15].

La phraséologie est toujours un bon indicateur de l'action qu'elle s'apprête à mettre en œuvre. Nous en avons un exemple plus récent encore et très révélateur à travers le vocabulaire employé par l'actuel président des États-Unis : « depuis son investiture, le 20 janvier dernier, celui-ci a réussi à imposer, par voie de décrets mais aussi dans ses discours, messages et rencontres, une distorsion du vocabulaire que certains observateurs ont qualifié de *Blitzkrieg lexical*. Il faut rappeler qu'il est coutumier du fait. Dès la campagne pour son premier mandat, le républicain avait assis son style langagier : des phrases courtes, un vocabulaire restreint et répété, polarisé émotionnellement (*sad* – triste, *bad* – mauvais, *disaster* – désastre, *threat* – menace, etc.), et un réservoir d'insultes régulièrement mobilisé à l'endroit de ses adversaires. "Fake news" – sa caractérisation des médias traditionnels – et "faits alternatifs" étaient alors

[15] Virginie BLOCH-LAINÉ, « Victor Klemperer, décrypteur de la langue totalitaire », publié sur le site de *Libération* le 9 octobre 2019, https://www.liberation.fr/chroniques/2019/10/08/victor-klemperer-decrypteur-de-la-langue-totalitaire_1756289/.

devenus les expressions signatures de l'élu républicain et de son administration[16]. » Parmi les exemples de cette chasse aux sorcières lexicale, sa volonté de rebaptiser des noms de lieux, comme le golfe du Mexique rebaptisé golfe d'Amérique ; de détruire les pouvoirs publics en épurant l'administration fédérale et le corps académique, dans la logique d'une pensée libertarienne élaborée par Friedrich Hayek[17], mise en œuvre dans le domaine économique par le chef de file de l'école de Chicago[18], Milton Friedman ; et de décrédibiliser pouvoir judiciaire et processus électoral sous le motif de collusion ou de *fraude*, un terme récurrent chez lui, qui ne cherche pas à décrire le monde, mais bien à le changer et à le plier à l'idée qu'il se fait de la réalité. Il en va de même dans le domaine des sciences : les domaines de recherche principalement concernés sont la justice sociale, l'inclusion, les minorités ethniques, les sciences sociales, le genre et l'orientation sexuelle, la politique, l'égalité hommes-femmes. À cet égard, aucun domaine n'échappe à cette délirante censure orwellienne puisque, récemment, l'Armée de l'Air américaine a été contrainte de faire disparaître de ses archives toute la documentation concernant le bombardier B-29 ayant largué la première bombe atomique sur Hiroshima : son pilote, le colonel Paul Tibbets, avait en effet baptisé son appareil du nom de sa mère : *Enola Gay*[19].

Dans ses carnets, Klemperer détaillait toutes les possibilités d'asservir une langue et donc la pensée elle-même, phénomène à l'œuvre dans tout pouvoir totalitaire. Ce phénomène est plus que jamais vivace dans notre actualité la plus récente, par exemple quand on appelle *opération spéciale* une guerre d'agression contre un pays souverain ou *tondre la pelouse* l'intervention de Tsahal à Gaza[20]. À cet égard, un examen sémantique des titres des opérations militaires serait instructif dans la mesure où les stratèges

---

[16] En ligne : https://www.rts.ch/info/monde/2025/article/donald-trump-reecrit-le-dictionnaire-les-mots-comme-arme-politique-28816911.html.

[17] Friedrich Hayek, né Friedrich August von Hayek le 8 mai 1899 à Vienne et mort le 23 mars 1992 à Fribourg-en-Brisgau, est un économiste et philosophe austro-britannique. Hayek est l'un des penseurs les plus importants du libéralisme au XX[e] siècle.

[18] « L'École de Chicago est un terme développé dans les années 1950, c'est-à-dire à une époque où le keynésianisme faisait l'unanimité, et désignant un groupe de plusieurs économistes libéraux. Ce nom vient du fait que bon nombre de ces économistes furent des professeurs du département Économie de l'Université de Chicago. Ils s'opposent à la théorie keynésienne, qui implique un trop grand interventionnisme de l'État à leur goût, et défendent le monétarisme et le libéralisme. Ces économistes sont également appelés néoclassiques. »
Voir : https://les-yeux-du-monde.fr/ressources/13836-quest-ce-lecole-de-chicago/.

[19] Voir : https://www.lalibre.be/international/amerique/2025/03/12/victime-de-la-censure-woke-de-donald-trump-les-archives-du-bombardier-dhiroshima-enola-gay-effacees-des-archives-de-larmee-JNBAFHGFZRGL3KWZWXFAH43V7U/.

[20] Voir : https://fr.timesofisrael.com/liveblog_entry/gallant-operant-en-cisjordanie-tsahal-tond-la-pelouse-mais-devra-a-terme-arracher-les-racines/.

semblent avoir un goût prononcé pour l'humour, le poétique et la métaphore. Il est vrai que Mao se disait poète et qu'Hitler avait des prétentions architecturales et picturales... L'utilisation de la langue n'est jamais neutre.

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Éric Brogniet, *Le pouvoir des mots, les mots du pouvoir* [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <www.arllfb.be>